

GUY DE POURTALÈS

JOURNAL

II

1919-1941

PRÉFACE ET PRÉSENTATION
DE ROSE ET YVONNE DE POURTALÈS

nrf

GALLIMARD

NOTE LIMINAIRE

Ce volume comprend le Journal de Guy de Pourtalès 1919-1941. Il fait suite à *Chaque mouche a son ombre*, tome I (Paris, Gallimard, 1980), où sont publiés, outre ses Mémoires, de larges extraits de son Journal 1912-1919.

Le Journal 1919-1941 est consigné dans des carnets et des cahiers d'écolier :

1919

1 carnet (11 × 16 cm) dont la couverture porte l'indication suivante :
« Journal. 26 Déc. 1918-1919. 31 déc. 19. Guerre 18. »

1920-1922

1 cahier (13 × 20 cm) dont la couverture porte l'indication suivante :
« Journal. 1^{er} janvier 1920. »

1923-1933

6 cahiers (18 × 22 cm) fort disparates portant respectivement sur leur couverture les indications suivantes :

« Mes Cahiers bleus. N° 1. Sept. 1928. »

« Cahiers bleus. N° 2. Octobre-Novembre 1928. »

« Cahiers bleus. N° 3. Novembre 1928. »

« Cahiers bleus. N° 4. »

« Voyage en Extrême-Orient. Ceylan. Indochine. Siam. Cahier N° 1. Du 28 février au 2 mai 1930. »

« Cahiers N° 2. Du 4 mai au 25 mai 1930. Voyage en Extrême-Orient. Siam. Malaisie. Bombay. »

1 cahier (16 × 21 cm) portant sur la couverture l'indication suivante :

« Voyage en Extrême-Orient. Notes diverses. Mai-Juin 1930. Cahier N° 3. »

2 cahiers sans titre, ni date (18 × 22 cm et 16 × 24 cm).

1934-1937

1 cahier d'écolier (18 × 22 cm) dont la couverture porte l'indication suivante :

« Mes cahiers (bleus I). Du 20 février 1934 au 31 décembre 1937. »

1938-1940

1 cahier d'écolier (18 × 22 cm) dont la couverture porte l'indication suivante :

« Mes cahiers (bleus) / du 1^{er} janvier 1938 au 10 septembre 1940. »

1940-1941

1 cahier d'écolier (18 × 22 cm) dont la couverture porte l'indication suivante :

« Mes Cahiers du 12 septembre 1940 au . »

La présentation du texte est restée aussi proche que possible de la disposition des manuscrits originaux. Les coupures de presse que Pourtalès intercale çà et là dans les pages de son Journal sont signalées en note.

D'une manière générale, la ponctuation a été respectée, les abréviations complétées, à l'exception des abréviations d'usage courant, et les titres d'œuvres et de revues, soulignés.

Les passages supprimés signalés par [...] sont d'ordre strictement familial ou concernent des tiers. Quelques rares noms propres ont été remplacés par X, Y, Z. Les difficultés de lecture sont indiquées dans le texte par [nom illisible], ou, en note, par « lecture incertaine ».

Les principaux noms de personne mentionnés figurent avec une brève indication biographique dans l'Index en fin de volume.

Les écrits intimes de Guy de Pourtalès utilisés pour l'édition du Journal, ainsi que les quelques lettres citées, tirées d'une très vaste correspondance, sont conservés aux archives d'Ettoy, CH-1163 Ettoy.

Doris Jakubec

Centre de recherches sur les lettres romandes

PRÉFACE

En octobre de l'année 1938, Guy de Pourtalès, bibliophile de longue date, décidait de vendre une grande partie de sa bibliothèque ancienne. « Ce sacrifice ne m'a pas beaucoup pesé, notait-il dans son Journal. Il y a bien des années déjà que je suis détaché des choses auxquelles je donnais autrefois beaucoup de prix. C'est à ma paix maintenant que je tiens avant tout. Et l'on ne peut gagner cette paix qu'à force de rendre léger son bagage. » Ce « bagage » auquel l'écrivain fait allusion ne réside plus dans une collection de livres rares, objet naguère de tant de recherches, mais bien plutôt dans la réunion de son œuvre dispersée entre Paris et sa résidence du canton de Vaud.

Devant la montée de la menace hitlérienne et l'aggravation de son propre état de santé, mon père, en ce même automne 1938, rassemble dans la maison d'Etoy toute son œuvre manuscrite et ses archives. Évoquant ce moment dans ses Mémoires en 1940, il écrit : « Ce que j'ai pu noircir de papier dans ma vie est proprement incroyable. Il y a deux ans j'ai dû organiser à Etoy, dans un grenier des dépendances, une pièce spéciale pour les recevoir. Et à mesure que je les extrayais de mes commodes campagnardes et de ma bibliothèque de Paris, ma femme et ma secrétaire se récriaient, n'en pouvant croire leurs yeux. Que de temps passé à écrire pour aboutir à si peu ! Que d'heures, que d'années d'immobilité devant une table représentent ces rames de papier, ces kilos d'agendas, de notes, de "journaux", de documents copiés à droite et à gauche, dans toutes les bibliothèques

d'Europe, ces liasses de lettres, ces articles échappés à ma plume, ces épreuves d'imprimerie, ces fiches inutiles, ces poèmes commençés et laissés en plan, ces contes ébauchés ou finis, ces romans, ces essais, ces études biographiques dont chaque chapitre a été deux ou trois fois récrit et recopié de ma main ! Et tout cela pour arriver en fin de compte à une notoriété bien modeste. »

Recherchant en 1940 un lieu de travail plus salubre, il groupe finalement ses archives dans la maison principale et note dans son Journal : « Pendant cette journée, Ogiez [sa secrétaire] organise avec le charron d'Etoy et l'électricien d'Aubonne la pièce sur cour au rez-de-chaussée que j'ai décidé de m'annexer pour en faire un cabinet de travail. C'est une ancienne chambre de cuisinière qu'on utilisait peu. Spacieuse, deux fenêtres sur la cour et le verger, à l'écart du mouvement de la maison, elle me paraît favorable au travail et sympathique. [...] J'y ferai ma "rue des Vignes" d'Etoy, notre séjour ici menaçant de se prolonger indéfiniment. »

C'est assis à son bureau ou étendu dans sa chambre à coucher d'où la vue s'ouvre sur le lac et les montagnes que mon père, qui garde sa grande allure mais dont l'état pulmonaire s'aggrave, écrit ses dernières œuvres : Les Contes du Milieu du Monde, Saints de pierre ; il reprend les ébauches de son projet pour la suite de La Pêche miraculeuse, chronique familiale et fresque d'une époque conçue dans le même esprit que la Forsythe Saga de John Galsworthy dont il nous entretenait parfois. Il rédige encore quelques articles et maintient une nombreuse correspondance. Mais avec le début des hostilités et l'attaque allemande du 10 mai 1940 son attention, bientôt, sera tout entière requise par les nouvelles de la campagne de Belgique où il sait son fils dangereusement exposé. C'est alors qu'il commence la rédaction des Mémoires de sa vie, le 14 juin 1940, jour de l'entrée des troupes allemandes à Paris. « L'angoisse est si grande, écrit-il, qu'une évasion vers le passé m'apparaît comme absolument nécessaire pour échapper au présent. » C'est pendant ce temps qu'il apprend la mort de mon frère au combat. La santé de mon père, déjà menacée, se dégrade rapidement ; un dernier séjour à Montana

au début de 1941 n'enrayera pas l'évolution de la maladie. Descendu à l'hôpital Nestlé de Lausanne en avril, il y rendra le dernier soupir le 12 juin 1941.

Pendant un quart de siècle, le cabinet de travail de l'auteur conserve l'ordre que celui-ci avait mis en place. Seuls viennent s'ajouter les articles parus à sa mort et de nouvelles éditions de ses livres. Ma mère, compagne vigilante et discrète dont l'hospitalité à Paris et à Etoy avait été tellement ouverte au milieu littéraire et musical, veille au rayonnement de l'œuvre ; elle reste en rapport avec les éditeurs et les traducteurs. La grande bibliothèque de l'atelier de Passy est transférée à Etoy. Ainsi se trouvent définitivement rassemblés les archives et les livres de travail de l'écrivain. Alfred Berchtold, en 1962, est un des premiers visiteurs à faire quelques recherches à Etoy en vue du chapitre qu'il consacre à Guy de Pourtalès dans son livre : *La Suisse romande au cap du xx^e siècle, intégrant, de ce fait, l'œuvre de Pourtalès dans la littérature romande.*

A la mort de ma mère, en 1964, ma belle-sœur et moi avons été amenées à mieux saisir l'ampleur des archives qu'une certaine réserve nous avait empêchées d'approcher dans leur ensemble. Il fallut faire un classement provisoire dans des écrits vieux d'un quart de siècle : carnets de notes, *Journal intime*, début de *Mémoires*, méditation à propos d'un échange de lettres avec Gonzague de Reynold sur la nécessité du rapprochement des confessions chrétiennes devant la montée du totalitarisme sur le monde. A mesure que ce classement s'opérait, nous étions frappées de découvrir dans ces écrits des thèmes de réflexion qui nous révélaient une pensée différente de celle qui nous était apparue dans nos jeunes années. Si la musique était souvent présente, d'autres préoccupations semblaient habiter l'auteur des biographies romantiques, méditant sans cesse sur le destin politique et spirituel de l'Europe si gravement menacé.

En 1969, deux universitaires de Dijon, Mmes Suzanne et Madeleine L'hôpital demandèrent à consulter nos archives. Venues passer quelques jours à Etoy, elles furent frappées par la

richesse et la variété des documents contenus dans le cabinet de travail de l'écrivain. Plus tard, en 1974, lors de sa soutenance de thèse sur Guy de Pourtalès à la Sorbonne, Suzanne L'hôpital dira en évoquant sa première visite à Etoy : « J'ai compris que j'avais affaire à l'un des témoins les plus qualifiés du xx^e siècle en sa première moitié, j'ai découvert en Guy de Pourtalès un véritable mémorialiste comme ceux qu'il aimait : Saint-Simon et surtout Chateaubriand. Son Journal intime tenu de 1902 à 1941, l'important manuscrit de la première rédaction de *La Pêche miraculeuse* de 1934, d'un caractère beaucoup plus autobiographique que la rédaction définitive de 1937, le commencement des *Mémoires* arrêtés par la mort en 1941, m'ont fait connaître toute l'œuvre sous un autre éclairage. » C'est à la meilleure connaissance de l'œuvre et à un article de Pourtalès en 1922 : « De l'esprit européen dans la littérature » que s'est imposé à Mme L'hôpital le titre de sa thèse : *La formation d'un esprit européen au début du xx^e siècle, Guy de Pourtalès, vaste travail, ouvrage de référence pour connaître l'écrivain.*

M. Gilbert Guisan, professeur de littérature française à l'université de Lausanne, fondateur du Centre de recherches sur les lettres romandes, s'intéresse à son tour à nos archives. C'est lui qui, le premier, eut l'idée d'utiliser les textes inédits, en particulier le Journal, pour faire un portrait de Guy de Pourtalès par lui-même. Accompagné de son assistante, Mme Françoise Fornerod, il se rend souvent à Etoy. Le projet de portrait est abandonné et la mort de M. Guisan en 1980 devait l'empêcher de diriger lui-même la thèse que Mme Fornerod consacra à *La Pêche miraculeuse* sous le titre *Histoire d'un roman*.

En même temps que ces travaux se faisaient par des universitaires français et suisses, nous étions confrontées au problème de la publication d'inédits. Un cas de conscience cependant se posait à nous, mon père n'ayant laissé aucune disposition testamentaire à leur endroit. Le centenaire de sa naissance en 1981 et l'avis des personnes les plus autorisées, comme celui de Denis de Rougemont, nous incita à célébrer cet anniversaire et à ne pas différer la parution de textes dont certains paraissaient prêts pour la

publication. Ainsi en fut-il du début des *Mémoires* que l'écrivain ne put mener au-delà de 1907, le grand affaiblissement dans lequel il se trouvait en 1940 l'empêchant de poursuivre son travail. De larges extraits de ces débuts de *Mémoires*, suivis, pour respecter l'ordre chronologique, de pages de son *Journal de guerre 1914-1918*, furent publiés en 1980 sous le titre que Guy de Pourtalès avait lui-même choisi, s'inspirant d'un passage des *Mémoires d'outre-tombe* : Chaque mouche a son ombre. Ce livre recouvre la période s'étendant de 1881 à 1919. Le problème de la suite se posait, objet du présent volume.

Nous disposions, en effet, du *Journal*, vivier où l'écrivain puisait ses souvenirs. Il y notait le 5 août 1921 : « Toute vie, aujourd'hui, est déplorablement éparpillée ; la mienne comme les autres. C'est peut-être pourquoi j'ai tant de peine à tenir mon journal de façon suivie. Mais un "journal" peut être tant de choses : une liste de faits ; l'ordre chronologique des incidents de famille ; un commentaire de la vie publique ; un refuge pour la vie intime ; l'énumération de mes lectures ; des notes prises au vol, à toute heure du jour et sur toutes choses, comme les prenait Joubert ; ou enfin le jugement à travers soi de ce que l'on dit, fait, entend, voit sans ce gros "m'as-tu-vuisme" des Goncourt. Et pourquoi un "journal" ne serait-il pas un peu tout cela, tantôt l'un et tantôt l'autre ? » C'est dans cet esprit que mon père a fixé les événements de sa vie de 1913 à 1923 et de 1934 aux abords de sa mort en 1941. Nous ne possédions pas de *Journal* pour les dix années qui séparent 1923 de 1934, mais n'a-t-il pas signalé lui-même qu'il avait été souvent infidèle à son *Journal* ? Durant cette période paraissent les vies de Liszt, de Chopin, de Wagner auxquelles s'ajoutent des essais sur Louis II de Bavière et sur Nietzsche. A la création littéraire se mêlent des collaborations à des périodiques et une activité de conférencier. Ces études biographiques le conduisent à voyager en Europe ; principalement en Italie où il termine sa Vie de Liszt à Rome et évoque Michel-Ange à Florence ; puis en Allemagne, sur les traces de Wagner, Liszt et Nietzsche à Bayreuth et à Weimar. Mais

d'autres horizons l'appellent. Une mission d'information en Extrême-Orient est un moment capital dans la vie personnelle et la pensée de l'écrivain. Il découvre la philosophie hindoue et rapporte de son voyage au pays khmer un récit qu'il intitule, s'inspirant d'une parole du Bouddha : Nous, à qui rien n'appartient. A son retour d'Orient, c'est un homme riche d'une nouvelle expérience et plus conscient des valeurs européennes à préserver qui reprendra la rédaction interrompue de son étude sur Richard Wagner. Pendant ces dix ans, notes de travail et de lectures, projets, incidents de vie intime sont consignés dans des cahiers dits « cahiers bleus » qui nous permettaient de le suivre jusqu'au moment où il reprend son Journal en 1934.

A partir de 1934 jusqu'en 1941, nous retrouvions un Journal à proprement parler. Malgré l'atteinte de son état de santé, c'est le moment où l'activité de mon père est la plus dense. En 1937 paraît *La Pêche miraculeuse* qui lui vaut le Grand Prix du roman de l'Académie française et qui reste l'œuvre fondamentale de sa vie, œuvre qu'il inclut dans sa fresque sur l'Europe romantique, cette Europe où l'observateur attentif perçoit avec angoisse la montée des totalitarismes et les parades dérisoires qu'on leur oppose. Dès 1940, le Journal se fait le reflet de l'actualité tragique qui traverse certaines pages de *Chaque mouche a son ombre*. La défaite de la France et la mort de son fils portent un coup fatal à l'homme déjà gravement malade. Le Journal s'arrête en janvier 1941, mon père ne pouvant plus tenir la plume.

Tel se présentait cet ensemble disparate de textes inédits, suite chronologique du Journal 1914-1918 publié à la fin des *Mémoires* dans *Chaque mouche a son ombre*. Mme Doris Jakubec, successeur de M. Guisan en 1981 à la direction du Centre de recherches sur les lettres romandes et professeur de littérature suisse française à l'université de Lausanne, eut à cœur de reprendre les travaux laissés en cours par son prédécesseur sur *Guy de Pourtalès*. Elle s'intéressa aussitôt à la suite que nous

envisagions de donner au livre déjà paru et compris la complexité de ce travail. Elle jugea souhaitable la parution des deux parties du Journal (1919-1922 et 1934-1941) dans leur intégralité et approuva notre choix d'inédits pour la partie intermédiaire (1923-1933). Nous avons en commun le même désir d'honnêteté intellectuelle face à ces écrits et de fidélité au vœu exprimé par mon père dans son Journal de 1921 à propos d'une édition des Essais et Pensées de Joubert : « Tout n'est pas bon à prendre dans les papiers d'un mort, quel que soit le culte qu'on a pour sa mémoire. » Ainsi prit forme le livre que nous présentons aujourd'hui.

Certaines pages étonneront peut-être le lecteur des Mémoires par leur ton plus libre et parfois incisif. Mon père semble être resté fidèle à la règle qu'il s'était donnée en 1921 de prendre des notes au vol à toute heure du jour sur ce que l'on dit, fait, entend. Ces notes qui s'étendent sur la vingtaine d'années où fut écrite son œuvre aideront, nous l'espérons, à mieux faire connaître, un demi-siècle après sa mort, l'auteur de L'Europe romantique.

*

L'année 1934 est une année charnière dans la pensée et la vie de Guy de Pourtalès. C'est l'année de son premier séjour au sanatorium de la Moubra à Montana où désormais il reviendra régulièrement ; il passera une autre partie de son temps dans sa maison de campagne à Etoy. Paris occupe moins de place dans sa vie ; il aimera cependant y revenir quand sa santé le lui permettra.

Dans le calme de la montagne, l'unité de son œuvre lui apparaît plus clairement. Le plan général de L'Europe romantique que Gallimard lui a demandé de préparer pour les éditions de la N.R.F. l'oblige à en condenser l'idée générale en une seule page. Ce plan est resté inédit et c'est au cours du classement de ses archives que nous en avons retrouvé huit ébauches différentes. L'une d'elles éclaire si parfaitement sa pensée que nous la

transcrivons pour donner au lecteur le fil d'Ariane qui le conduira à travers le dédale des années.

« L'Europe romantique, tel sera désormais le titre général des études que je publie depuis dix ans aux éditions de la N.R.F. Il ne s'agit pas, dans ce long travail, d'une galerie de portraits biographiques réunis au hasard ou selon qu'ils m'apparaissent de bonne prise. Pas plus que je n'ambitionne de dresser une sorte de Comédie humaine du romantisme. J'ai simplement cherché à rassembler quelques figures marquantes, d'autres inconnues, d'une Europe désormais agonisante. Je me suis proposé de montrer certains aspects du romantisme tout autant imprégné de musique que de littérature, et dont l'orchestration a pour ainsi dire "sonorisé" l'univers contemporain. J'ai tenté de peindre l'histoire du cœur de cette époque en marge de son histoire historique et intellectuelle. On fait bon marché actuellement des religions successives, des enthousiasmes, des rêveries de ce siècle à la fois passionné et réaliste, héroïque et éloquent qui va de la Restauration des Bourbons à la dislocation du vieil empire d'Autriche-Hongrie, de la naissance de l'Europe romantique à l'effondrement de la liberté et de la livre sterling. Pourtant ces aventures du sentiment, ces jeux secrets des âmes se relient aux intérêts profonds de la vie active et participent au constant effort de l'homme pour s'accorder aux transformations de la société. A côté, en dessous, des maîtres de l'action ou de la politique, quelques artistes, quelques poètes royaux ont fourni à l'imagination de leurs contemporains bien des thèmes d'exaltation et d'éclatants symboles.

»Liszt ou l'amour, Chopin ou la solitude, Louis II de Bavière ou l'illusion, Nietzsche ou le voyageur sans bagage, Wagner ou le génie, Elisabeth d'Autriche ou la fuite devant la réalité, enfin (ou d'abord) Berlioz, la jeune France. Tels sont quelques-uns des personnages qui peuplent ce petit "Théâtre du monde" comme eût dit Calderón. Trois romans terminent l'ouvrage : le tableau d'une enfance autour de 1900 (Marins d'eau douce) ; le récit d'une jeunesse avant la Grande Guerre (Montclar) ; enfin l'image d'une France et d'une Suisse, vues

des environs de Clarens, comme les vit autrefois Jean-Jacques, demeurées libérales comme le siècle finissant et qui regardent s'organiser autour d'elles l'Europe de demain.

» Sur cette dizaine de volumes, sept ont déjà paru. Les trois manquants sont en préparation. Les éditions de la N.R.F. ont résolu de présenter désormais tous les volumes sous une couverture nouvelle et uniforme, de manière à donner à l'ouvrage complet sa cohésion. »

C'est au cours de l'été de cette même année 1934 qu'il songe pour la première fois à écrire les Mémoires de sa vie, travail repris par trois fois auquel il accorde un grand prix et qui se concrétisera en 1940, car pour le mémorialiste qu'il était : « les plus grands artistes (Goethe par exemple) comme les modestes tâcherons, les hommes d'action comme les hommes de pensée, tous ont senti que leur vie était l'expression la plus sérieuse de leur activité. Nos œuvres nous suivent. Mais comment ? Parce qu'elles rendent compte de ce que nous avons été. Une œuvre existe-t-elle vraiment en dehors de celui qui l'a conçue ? Elle n'est pour les autres qu'une représentation, une illusion. Pour l'auteur seul une réalité. »

Quelle est cette réalité qui se cachait derrière la représentation ? C'est ce que j'essayais de discerner en lisant les cahiers inédits de l'écrivain. J'y découvrais un homme différent de celui dont j'entendais parler et que j'avais si peu connu. Sa réputation d'Européen n'était pas seulement due aux origines cosmopolites de sa famille, ni à son éducation en Suisse, en Angleterre et dans les universités d'Allemagne ; elle se fondait sur une expérience plus profonde qu'il a lui-même décrite en cherchant à définir chez Benjamin Constant ce qui faisait de lui un véritable Européen : « En définitive, c'est avant tout par le sens de la création esthétique — mère des idées — qu'on est Européen, par la philosophie et la science ensuite. Mais par la politique rarement. Croire que Benjamin Constant fut le premier des grands Européens, comme on l'a dit, la surprenante méprise ! C'est ignorer tous ceux qui furent tels avant lui, c'est supposer qu'il suffit pour être Européen, de naître à Lausanne d'une vieille famille fran-

caise, de promener son adolescence de Bruxelles en Hollande puis en Angleterre, de vivre quelque temps en courtisan-amateur chez le margrave d'Ansbach-Bayreuth et chez le prince de Brunswick avant de s'établir enfin à Paris. Tout cela ne signifie rien, sinon qu'on n'a pas de racines, ce qui est probablement tout le contraire de ce qu'il faut pour acquérir la valeur de bon Européen. [...] Ce qu'elle a d'européen [sa vie] c'est ce qu'elle a d'humain. »

La création esthétique à travers les lieux et les circonstances de sa vie m'apparaissait comme le terrain dans lequel plongeaient ses racines. De la musique à laquelle il s'était initié en Allemagne à la littérature française, des traductions de Shakespeare à la découverte de Nietzsche, son itinéraire devait le conduire jusqu'au seuil du monde asiatique. Face à l'Orient, il avait pris conscience de sa spécificité d'Européen. Son regard sur un monde totalement autre, fascinant de beauté et de mystère, lui avait renvoyé l'image de lui-même et de la civilisation dont il était issu. Ainsi avait-il acquis sa valeur de « bon Européen » qui faisait dire à Denis de Rougemont : « Avec une élégance désinvolte et modeste, Guy de Pourtalès prend aujourd'hui sa juste place, celle du plus naturellement européen des écrivains de langue française de notre temps. »

Je ne découvrais pas seulement un esthète, mais aussi un moraliste. Ainsi, dans les notes d'un cahier intitulé : le « Memorandum », prône-t-il comme ses maîtres Rabelais, Montaigne et Pascal. Il y ajoute La Fontaine « le moins pédant des maîtres ». Sa pensée s'inscrit tout naturellement dans la lignée des auteurs romands chez qui le moraliste l'emporte sur le littéraire : Rousseau, Benjamin Constant, Amiel, Denis de Rougemont, pour n'en citer que quelques-uns. C'est en moraliste qu'il a traité ses sujets ; à travers eux c'est l'homme en général et finalement lui-même qu'il voulait rejoindre. Ses personnages : Liszt, Chopin, Wagner, c'est lui, car l'autobiographie est pour lui le fond de toute œuvre authentique. Il se reconnaissait en Flaubert disant : « Madame Bovary, c'est moi. »

A l'inverse d'Amiel, sa pensée ne s'enferme pas dans le champ clos des analyses introspectives ; c'est vers l'action qu'elle le mène

et c'est à des choix qu'elle l'a confronté : choix de la carrière des lettres tout d'abord dont on trouve le récit dans Chaque mouche a son ombre ; mais Paul de Villars dans La Pêche miraculeuse va plus profond que le document pour révéler les secrets débats du jeune homme. Choix d'une patrie ensuite qui le conduisit à opter pour la France libérale par opposition à l'Allemagne de Bismarck et de Guillaume II. Choix décisifs aux conséquences parfois douloureuses qu'il assumait pleinement, tout d'abord au cours de la Première Guerre mondiale où, comme officier-interprète de l'armée française auprès de l'armée britannique, il fut victime de la première attaque de gaz asphyxiants. Mais ce fut la mort de son fils, mon mari, au cours de la campagne de Belgique en mai 1940, qui marqua d'un sceau tragique la fidélité de son choix.

Cette liberté d'esprit se manifesta dans ses prises de position politiques. Libéral se refusant à tout endoctrinement littéraire ou politique, il dénonça la montée du nazisme dès 1933, s'indigna des persécutions juives en Allemagne et en Autriche, puis en France sous le régime de Vichy. Il se distança de nombreux écrivains français attirés par le communisme ou le fascisme et condamna en 1940 ceux qu'il appela, avec d'autres, les « mauvais maîtres ».

Un autre aspect plus inattendu de sa pensée s'est révélé à nous à la découverte d'un manuscrit inédit, prêt pour la publication ; ce texte, écrit en 1940 à la suite de conversations avec l'écrivain fribourgeois Gonzague de Reynold, manifeste chez Guy de Pourtalès un ardent désir de sauvegarder l'essentiel de ce qui fait la grandeur de l'Europe devant la menace hitlérienne d'une destruction de toutes les valeurs de l'esprit propres à notre civilisation. Méditant ensemble sur ce thème, ces deux écrivains, l'un catholique, l'autre protestant, s'accordent à penser que le christianisme seul peut opposer une résistance efficace à cette menace. L'unité des chrétiens leur apparaît comme l'enjeu indispensable à la création d'un front commun.

Cette dimension spirituelle ne trouve que peu de place dans le Journal, bien qu'elle soit souvent sous-jacente et voilée de pudeur.

Cependant le travail de réflexion, d'approfondissement de sa pensée, d'élargissement de sa méditation devait amener Pourtalès à la vision de l'unité spirituelle de l'Europe qui allait inspirer la génération d'après la Seconde Guerre mondiale.

*

La publication de ce Journal, lieu de mémoire et de confiance, n'aurait pas vu le jour sans le concours du professeur Doris Jakubec. Sa connaissance de l'œuvre de Guy de Pourtalès, son discernement et la sûreté de ses jugements littéraires nous ont aidés dans ce travail. C'est assez dire la gratitude que nous avons envers celle à laquelle nous lie désormais une amitié née d'une collaboration poursuivie dans un climat de totale confiance.

Nous tenons aussi à remercier ici Mme Anne-Lise Delacrétaz, assistante au Centre de recherches sur les lettres romandes, à qui l'on doit l'établissement du texte, les notes et l'index des noms, travaux de patientes recherches.

Il nous est agréable d'exprimer notre reconnaissance à l'actif président de la Fondation Guy de Pourtalès, le professeur Pierre Ducrey, dont le père, signe du destin, fut le médecin attentif de l'écrivain pendant de nombreuses années à Montana. C'est sous l'égide de l'université de Lausanne dont il est le recteur que se fait l'ensemble des travaux sur cette œuvre.

Enfin nous désirons remercier M. Roger Grenier de l'accueil qu'il accorda à nos projets, se souvenant que Guy de Pourtalès avait été parmi les premiers auteurs de la maison Gallimard.

Rose et Yvonne de Pourtalès

Etoy, mai 1991

1919

GUY DE POURTALÈS

Journal

1919-1941

Chaque mouche a son ombre : tel était le titre du premier volume du Journal de Guy de Pourtalès. Le second tome commence au lendemain de la Première Guerre mondiale. L'écrivain fréquente le monde de la N.R.F. et du Vieux-Colombier. Il assiste aux célèbres conférences de Gide sur Dostoïevski. Il offre des portraits intimes et personnels de nombreuses célébrités littéraires, politiques et militaires, de Romain Rolland à Maurras, de Lyautey au colonel de La Rocque, de Georges Pitoëff à Copeau, de Stefan Zweig à Bruno Walter. Sa santé l'oblige à vivre la plupart du temps en Suisse. Il y écrit son grand roman, *La Pêche miraculeuse*. Il traduit *Mesure pour Mesure* de Shakespeare qui est interdit à Lausanne pour pornographie!

La Seconde Guerre mondiale va donner une dimension tragique à ce Journal. Le fils de Guy de Pourtalès est tué en 1940 près de Lille. Jour après jour, l'écrivain assiste à l'effondrement de la France. La Suisse est devenue un observatoire où l'on entend les bruits les plus fous, mêlés aux informations les plus sûres. Des gaullistes, des vichyssois, des pronazis rendent visite à Pourtalès dont de Gaulle voudrait faire son représentant en Suisse. Mais il est trop tard. La phtisie l'emporte le 12 juin 1941.



9 782070 724468



91-XI A 72446 ISBN 2-07-072446-8

165 FF tc